



Jean-Claude Curchod

« Mon père militait contre le racisme aux Etats-Unis. »

Bio express

MaryAnna naît en 1936 en Caroline du Nord (Etats-Unis), elle est l'aînée de trois enfants. Son père, théologien et sociologue, fait une brillante carrière universitaire et devient doyen de la Faculté de théologie à Yale, sa mère est femme au foyer. MaryAnna commence des études de philosophie. A 19 ans, elle découvre la Suisse comme jeune fille au pair. Elle s'y installe en 1958 après avoir épousé Clément, pasteur, avec qui elle a trois enfants. Elle sera une des pionnières qui lancent des cours d'éducation sexuelle dans les écoles. Elle anime des émissions de radio avec Bernard Pichon et écrit des chroniques dans la presse sur le thème de la sexualité. Elle signe un récit, *Eros en Helvétie* (1981), Editions Bertil Galland, qui atteste son engagement dans les domaines de l'a-

vortement et de la contraception. Dans *Femmes, Corps et Ames* (1997), Editions Zoé, avec Lucie Allaman, elle donne la parole à trente-huit femmes de Suisse romande, de 19 à 80 ans, qui livrent un témoignage de leurs découvertes de la vie sexuelle et reproductive. En 1985, elle écrit *Nous étions deux coureurs de fond*, (Editions Zoé), récit de la maladie et de la mort de son mari. Elle mène de front des ateliers d'écriture, pendant vingt-cinq ans, qui ont un grand succès. D'autres ouvrages sortent: *Ma Voix ou celle d'Echo* en 1992 (Editions Zoé), *D'Amérique*, en 1999, (Editions Zoé), *Prosperity Mill* en 2004 (Plaisir de lire) où elle explore un genre nouveau pour elle, la fiction et enfin, *afrique*, qui vient de paraître (Plaisir de Lire).

MaryAnna Barbey

La nécessité de l'écriture et du partage

L'actualité de MaryAnna Barbey, c'est *afrique*, ouvrage consacré à son père, mais aussi un anniversaire, celui de ses septante ans, dont elle parle sans détour. Réflexions sur le temps, le passé, le sien, celui de sa famille et sur son présent, qui fourmille de projets.

On n'en a jamais vraiment fini avec son passé. Celui de MaryAnna Barbey a resurgi sous la forme de douze mètres de cartons d'archives ensevelis sous une fine couche de poussière, à New Haven, Etats-Unis, dans les caves de l'Université. Des kilos de notes, lettres et autres documents que son père, brillant théologien et doyen de la Faculté de théologie de Yale avait légués à l'institution, dont il est pourtant sorti par la petite porte. Le père de MaryAnna avait soixante-cinq ans lorsqu'il est décédé. «Fracassé par lui-même», écrit-elle, détruit par l'alcool et déchu de ses fonctions académiques. En 1994, MaryAnna se décide à retourner à New Haven, cette ville qu'elle a quittée près de cinquante ans auparavant. Elle se plonge alors dans les

archives paternelles et exhume ses écrits, parmi lesquels des lettres, écrites lors du voyage d'études en Afrique, qu'il entreprit en 1949. Qui était alors cet homme qui sombra dans l'alcool à son retour? Longtemps, MaryAnna Barbey a détesté l'Afrique, sans y avoir jamais mis les pieds. L'Afrique, ce continent perdu de violences et de massacres, elle l'avait rendue responsable de la déchéance de son père.

Elle savait aussi qu'un jour, elle s'attellerait à une recherche autour du destin de cet homme: «Est-ce alors, pendant ce voyage, que l'alcool est entré dans sa vie? Cette question a hanté ma vie. C'est à cause d'elle que je lis, que j'écris», note-t-elle dans *afrique*. Dans la bibliothèque, devant ces reliquats du passé, les questions affluent à nouveau. «J'ouvre le dossier 1038,

écrit-elle, en retire un paquet de feuillets bleus très fins. Les aérogrammes. Emue de toucher ainsi le papier sur lequel ses mains se sont posées, il y a bientôt cinquante ans, au cœur de l'Afrique, je le caresse à mon tour, passe le doigt sur l'encre qui a coulé de sa plume. Cela m'ennuie qu'elle soit sèche. Emue aussi de retrouver son écriture droite, claire, plus lisible que

rassurant, un brin pédagogue. Qui s'étonnera de cette différence? Nos écrits s'adaptent aux contours de nos destinataires. L'étonnant est plutôt que, même dans son journal, cet homme-là ne dit presque jamais *l'intime*. Sa formation intellectuelle imposait-elle, jusque dans ses replis privés, la neutralité de l'observateur? Ou alors, était-il tout simplement incapable de scruter les tréfonds de l'âme pour les mettre ensuite en mots? La question ne m'a pas encore quittée à l'heure où j'écris.»

«Qu'il ne me quitte pas, l'homme aimé, pour aller se perdre au cœur des ténèbres»

Un miroir tendu

De retour en Suisse, MaryAnna Barbey entreprend l'écriture du récit, sur les traces de son père, traquant chaque trait de

caractère de l'homme, qu'elle retrouve dans le miroir qu'elle se tend à elle-même. Lorsque son père part, MaryAnna a treize ans, elle regrette son absence et voit surtout sa mère qui souffre. Mais elle ne comprend pas ce qui se joue derrière cet épisode de la vie familiale. Avec la distance, l'écrivaine qu'elle est devenue peut s'essayer aujourd'hui à l'analyse et aux parallèles. «Quelques années avant sa mort, mon propre

ne l'était l'homme. Pendant trois jours, assise des heures durant, je lis les lettres et aussi, de façon plus aléatoire, selon une date ou un nom familial, d'autres écrits. Parmi eux, son journal de bord et des feuilles de notes prises au cours du voyage. Entre les lettres et le journal, peu d'écarts (...). C'est seulement le profil du narrateur qui change: d'un côté, l'homme seul, légèrement déprimé; de l'autre, le mari attentionné,



mari s'est vu proposer un voyage professionnel en Afrique noire (...). Il désirait très fort partir. Mais nos enfants étaient adolescents et je me sentais, moi, fragile, incapable de faire face seule aux problèmes qui se posaient à nous. J'ai fini par l'en dissuader, il n'est pas parti. Depuis longtemps, je porte ma culpabilité comme Sisyphe son rocher. Comment se fait-il que je n'aie pas été plus forte, plus aimante, plus... mature? Comment ai-je pu le priver de ce voyage qu'il désirait si fort? Aujourd'hui, songeant à ma mère penchée sur ces aérogrammes, j'entrevois enfin les origines obscures de mon refus. Oh! Qu'il ne me quitte pas, l'homme aimé, pour aller se perdre au cœur des ténèbres. Et que je ne devienne pas cette femme inquiète qui attend elle ne sait quel retour. Mais surtout, que Lui ne me revienne pas *changé*.» (afrique).

Se découvrir

Dans son appartement de Lausanne, avant d'aller goûter au printemps dans sa maison de Vaison-la-Romaine, MaryAnna Barbey évoque l'écriture, un art qu'elle cultive pour elle, mais aussi pour et avec les autres, dans ses ateliers d'écriture. Le livre publié, comment se sent-elle? «Ce livre n'a pas été une thérapie, je l'avais déjà faite et je me sentais en paix avec mon père. Je suis heureuse d'avoir pu découvrir d'autres facettes de lui... et de moi. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que si, en écrivant, on ne découvrait pas quelque chose de soi, cela ne valait pas la peine d'écrire. Je n'avais pas non plus l'intention de faire un livre sur l'alcoolisme, mais plutôt sur le point de départ de ce problème.»

Ecrire: sa sœur et son frère écrivent, elle-même y a consacré des années de sa vie. Et son père? «J'ai éprouvé une certaine désillusion à la lecture de ses lettres, ses textes de théologien sont terriblement ennuyeux et il n'excellait pas dans l'art de la description... Il était extrêmement rationnel et peu sensible aux arts. Je me souviens d'avoir tenté de dialoguer avec lui sur ce sujet, mais quand je lui ai fait lire *Le Prophète* de Khalil Gibran, il me l'a rendu avec une moue: *Bien sentimental, tout cela...* Pour mieux le comprendre, adolescente, je me suis appuyé les œuvres de Marx: il fallait comprendre le matérialisme dialectique dont il était féru.»

La jeune MaryAnna était donc en quête d'un modèle? «Oui, je voulais lui plaire, aussi, lui qui attendait que nous, ses enfants, fassions tous des études. C'est de lui que je tiens ce côté rigoureux, voire exigeant, que mes participants aux ateliers d'écriture me reprochent parfois... Mon livre, *afrique*, j'ai aussi voulu en faire une œuvre littéraire, me situer du côté de la littérature, emprunter aux sources de la mythologie en invo-

quant les figures féminines d'Antigone ou d'Ismène, et non pas dans le cadre de référence biblique, ses références à lui.

«Avec un père alcoolique, l'enfant est dans une insécurité permanente, insupportable, assortie d'une honte et d'un sentiment d'impuissance. Ecrire, c'est garder le contrôle, établir une distance. Quant à ma mère, je lui en ai voulu de sa complaisance, de sa passivité face à ce problème. Je me suis dit très tôt: jamais telle mère, telle fille!»

Femmes et parole

MaryAnna Barbey a donné beaucoup d'elle-même pour aider les femmes à prendre la parole, à s'affirmer. «Tant dans les ateliers d'écriture qu'au planning familial, j'ai ressenti très vivement le besoin des femmes de se dire, d'être écoutées.» Dans la prude Helvétie des années septante, la jeune Américaine, femme de pasteur, qui a rapidement appris le français, choque par ses idées progressistes. Parler ouvertement de sexualité, montrer des photos d'accouchement aux élèves vaudois, répondre franchement aux questions des auditeurs de la Radio Suisse Romande n'est guère dans l'air du temps et lui vaut des courriers scandalisés. Elle continue, néanmoins, sûre de soulager les femmes du poids des non-dits.

Dans *Eros en Helvétie*, en 1981, elle analyse sa quête de femme: «Petite fille, déjà j'avais compris, Dieu sait comment, que ma force était dans ma parole. Mais pas n'importe laquelle et surtout pas celle, traditionnellement féminine, du bavardage. Je voulais

d'emblée une parole vive, intelligente, percutante: masculine, dira-t-on. Les manières séductrices et mièvres des femmes autour de moi m'horripilaient; les discus-

«Femmes, nous n'avons jamais droit à la médiocrité ou à l'erreur.»

sions ménagères des amies de ma mère me soulevaient le cœur. L'école me punissait de mes contestations et mes parents me mettaient sérieusement en garde: «Tu perdras tous tes amis si tu continues comme ça.» A part ça, mon père militait, lui, contre le maccarthysme et le racisme aux Etats-Unis. Chez nous, on conteste de génération en génération; mais nous ne supportons pas mieux pour autant la contestation de ceux qui nous suivent...» (...)

«Je sais aussi que lorsqu'on est femme, la parole ne va pas de soi. Les femmes se trouvent dans l'obligation, écrivais-je en 1979, si elles veulent se faire entendre, de séduire, d'éliminer de leur discours toute trace d'agressivité, de respecter des règles et des formules hiérarchiques qui leur sont étrangères. Nous n'avons jamais droit à la médiocrité, au cafouillage, à l'erreur; mais, si nous parlons «bien», on plaint nos maris! Cette impossibilité de concilier une parole forte et la



Jean-Claude Curchod

«L'écriture permet de retrouver l'universel dans nos vies.»

féminité, je l'ai vécue, longtemps, dans mes tripes et bien avant d'avoir un mari à plaindre. Mon féminisme, outrancier ou non, date donc de cette adolescence rugueuse où déjà féminité et vérité s'affrontaient. A un moment donné, mon isolement a été trop lourd et le besoin d'amour trop fort: j'ai déserté, abandonnant mes études pour me marier! Mais même là, mon choix n'était pas aveugle. Jamais je ne me suis sentie brimée, dévalorisée, contrainte par celui qui partage ma vie. On le plaint, sûrement, d'avoir «une femme comme ça», mais jamais il ne se plaint lui-même. La survie de ma parole, je la lui dois.

Bien sûr, je dois beaucoup aussi aux femmes. Aux grandes d'abord, Virginia Woolf, Simone de Beauvoir, qui ont illuminé mon chemin intellectuel pendant des années. Aux féministes américaines aussi, que je lis régulièrement, qui ont mon âge, à qui je peux m'identifier; dont le combat me paraît souvent plus clairvoyant, plus franc, plus informé que le nôtre. Mais j'aime aussi le côté «taupe» de notre lente progression ici, notre enracinement dans le jour après jour, notre goût pour la terre et les cuisines.» (*Eros en Helvétie*).

L'universel en chacun

S'intégrer en terre vaudoise, écrire dans une langue qui n'est pas la sienne à l'origine... MaryAnna Barbey déploie énergie et pugnacité pour trouver sa place, pour se forger une identité. Il lui en faudra plus encore lorsqu'elle doit affronter la maladie et le décès de son mari, alors qu'ils sont tous deux dans la quarantaine.

Reconstruire une autre vie, seule, écrire et donner la parole encore. Elle compose le poignant *Nous étions deux coureurs de fond*, le récit de cette sombre période, depuis l'instant où Clément, son mari ressent les premières attaques de la maladie, un cancer du poumon qui l'emporte en quelques mois. «J'ai écrit pour lui, et pour moi. J'ai écrit aussi – je voudrais pouvoir dire d'abord, mais ce ne serait qu'une demi-vérité – pour ceux qui devront passer par de tels sentiers. J'aimerais qu'ils trouvent dans ce livre la compagnie qui, parfois, m'a manqué», explique-t-elle dans son avant-propos. Et plus tard, elle ajoute: «Il n'y a pas d'idée narcissique dans le fait de parler de soi, j'y vois plutôt une envie de se rattacher aux autres, de retrouver ce qu'il y a d'universel dans nos vies.»

Aujourd'hui, MaryAnna continue sa quête de l'intime et de la parole. Elle travaille notamment à Genève avec des femmes atteintes du cancer, à qui elle propose une expérience d'écriture personnelle. A Vaison-la-Romaine, elle s'est attelée, avec un archéologue, à un récit romancé autour des Celtes, qu'il s'agit de faire mieux connaître dans cette région réputée surtout pour sa «romanité». Enfin, elle poursuit ses ateliers avec des personnes qui ont un projet précis d'écriture. Et elle caresse toujours l'idée d'écrire un polar, car elle est depuis toujours une grande lectrice de romans policiers.

Si le passé resurgit parfois, MaryAnna aime le présent, le contact avec la jeunesse, ses petits-enfants et les autres. C'est pourquoi elle se demande ce qu'avoir septante ans veut dire, comme si ce chiffre rond et curieux lui était tombé dessus par surprise. ■